Document generated on 07/14/2025 6:31 p.m.

Horizons philosophiques

Pierre Bertrand, *Logique de l'excès*. Montréal : Éditions Les Herbes rouges, 1996, 115 p.

Gilles Gour

Volume 8, Number 1, Fall 1997

Le Monde de Michel Serres

URI: https://id.erudit.org/iderudit/801069ar
DOI: https://doi.org/10.7202/801069ar

See table of contents

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)
1920-2954 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gour, G. (1997). Review of [Pierre Bertrand, *Logique de l'excès*. Montréal : Éditions Les Herbes rouges, 1996, 115 p.] *Horizons philosophiques*, *8*(1), 151–155. https://doi.org/10.7202/801069ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pierre Bertrand *Logique de l'excès.* Montréal : Éditions Les Herbes rouges, 1996, 115 p.

> «The road of excess leads to the palace of wisdom».
> William Blake, Proverbs of Hell.

La raison, les Grecs l'avaient compris, ne sert qu'à tenir en laisse cette démesure, à en tirer partie sans mourir, sans perdre totalement la tête. Il n'est pas question de la faire disparaître, d'en guérir. Ce serait nous suicider en tant qu'humains. La démesure n'a pas de sens sans le discours qui la dit ou sans la raison qui la contient, qui lui donne contour en la limitant. La raison n'a pas de sens sans la folle démesure qu'elle endigue, qu'elle dirige, qu'elle fait produire, qu'elle contemple avec terreur et ravissement.

Fondements «métaphysiques» de l'essai

> «Comment acquérir le concept de ce qui ne s'oppose à rien, qui ne rejette rien, qui ne ressemble à rien? S'il ressemblait à quelque chose, il ne serait pas tout. S'il ne ressemble à rien... Et si cette totalité a même puissance que notre esprit, notre esprit n'a aucune prise sur elle.»
> Paul Valéry, À propos d'Eurêka.

«L'homme s'achemine au sein du connu et constamment il tombe, il trébuche sur l'inconnu[1]». C'est la formule la plus simple du point de départ radical de *Logique de l'excès.* De quoi s'agit-il?

L'inconnu sur lequel l'homme trébuche ne se trouve pas en dehors ou à côté du connu, mais dans le connu lui-même; c'est un inconnu qui fait que le connu est connu, un vide ou un néant inséparable de l'être connu. Ce dont l'auteur nous parle ici, c'est bien d'une aporie épistémologique et ontologique fondamentale et constitutive, d'une obscurité centrale sans laquelle il n'y aurait pas de lumière, d'un invisible inséparable du visible.

Selon le principe de raison, un être n'est pensable qu'en relation à un ensemble qui l'englobe. Mais cet ensemble de référence qui permet non seulement de le comprendre, c'est-à-dire de le situer, mais aussi de le fonder ontologiquement — chaque étant est l'ensemble de ses relations à tous les autres — doit lui-même et selon le même principe être nécessairement l'objet de la même opération englobante de l'entendement. Nous voyons par là que l'effort de compréhension de la pensée rationnelle est soit condamné à une régression à l'infini ou à la position d'un ensemble de tous les ensembles, d'un «Grand Tout» qui ne peut être, comme fondement, un membre homogène de la série. Étant Univers, il n'y a par définition rien à l'extérieur qui pourrait permettre de le com-prendre, de le situer, d'en faire un objet adéquat de la raison.

1. Pierre Bertrand, *Logique de l'excès*, Montréal : Les Herbes Rouges, collection «Essais», 1996, p. 93.

Dans les deux cas, la pensée trouve au fondement même du mouvement d'englober qui lui permet de penser les étants un impensable, un incom-préhensible radical.

Ce que la pensée découvre ainsi c'est que l'Univers (que l'auteur appelle tour à tour *Être, Nature, Cosmos, Vie, Grand Tout, Dieu*), fondement de l'être et du sens de tous les êtres, n'est pas lui-même *un* être, le plus grand de tous les êtres, mais cet impensable dehors sans dehors de tous les êtres *leur conférant et leur enlevant dans le même mouvement* leur être et leur sens. Chaque être, en tant que partie intégrante du Tout qui le constitue — et le sujet humain lui-même en tant qu'il est celui dont l'être même consiste à poser ce Tout — se voit creusé en son centre même d'une dimension négative, impensée et impensable, intensive, que l'auteur nomme selon les moments de sa réflexion : *inconnu, invisible, néant, vide, mort, infini, indicible, innommable.*

Mais si cette part excessive de tout être en est inséparable, la nature négative, inquiétante, «autodisparaissante» même de cette part fait qu'elle est constamment recouverte par la positivité du réel visible, actuel, connu et dicible. Il y a dans cet essai une volonté de rétablir l'équilibre, de rendre justice à cette part de vide et de néant. Paradoxalement, cette part, toujours trahie par la pensée et le langage, a besoin de la pensée et du langage, d'une autre pensée, d'un autre langage, pour retrouver, dans la vie, la «place» qui lui revient.

L'entreprise originale de l'auteur dans cet essai, c'est de montrer comment les parts positive et négative dont tout être est constitué et qu'il nomme «extensive» et «intensive» peuvent être non pas l'objet d'une synthèse dans l'intellect, puisqu'il s'agit «d'un problème positivement insoluble, qui ne peut recevoir aucune solution dans aucune connaissance, aucune évidence, aucune clarté», mais réconciliées dans un art de vivre, dans une éthique de l'immanence absolue. Pierre Bertrand veut montrer que cette «nécessaire coexistence de l'invisible et du visible, du néant et de l'être, de la mort et de la vie, de l'infini et du fini[2]», qui sera toujours un scandale pour l'entendement qui définit et qui divise, peut être la chance d'une vie qui accepte de se *recevoir* comme don et comme grâce.

Un art de vivre, une éthique de l'immanence

> «Il ne s'agit pas de spéculer toujours, mais il faut aussi une bonne fois penser à l'application. Mais aujourd'hui on prend pour un rêveur, celui qui vit d'une manière conforme à ce qu'il enseigne». *Kant*

Cet inconnu sur lequel constamment l'homme «trébuche», il ne s'agit pas de le réduire, d'en faire du connu. Il s'agit, en le *montrant*, en l'*indiquant*, en lui découvrant une sorte d'évidence intuitive, immédiate, puissante mais obscure, plus

2. *Ibid.*, p. 93.

proche de l'affect que de l'intellect — «une sorte de précompréhension viscérale, empathique, par delà les mots...» — de le mettre «au service de la vie». Il faut se le réapproprier non pas comme savoir, mais comme énergie, comme intensité, comme vouloir vivre. Dans cet essai la spéculation «métaphysique» est tout entière au service d'une éthique, d'une sagesse pratique, d'un art de vivre.

Chez Spinoza et Leibniz, chaque élément du monde est l'Univers qui se réfléchit et qui se pense *d'un certain point de vue* et de ce point de vue justement qui est d'abord celui du sujet humain vivant et pensant. L'Univers (le Tout, la Substance, la Nature, Dieu) est, au cœur de chaque être, à la fois ce qui est à être et à penser, mais qui ne pourra jamais totalement s'actualiser, se réaliser et même se penser. L'originalité de Bertrand dans cet essai est d'explorer les différentes façons dont l'humain vit en lui-même et dans les êtres qui l'entourent cet excès constitutif et de tenter d'en proposer, avec ce qu'on pourrait appeler une prudence philosophique courageuse, le bon usage.

Car de cet excès, de cet inconnu, de cet impensable, on peut faire de multiples mauvais usages, dont le principal est, en se réfugiant peureusement dans la positivité connue et connaissable, de n'en faire aucun usage. On se couperait alors de soi-même, de son corps vivant, du corps vivant des choses. Cet inactualisable peut aussi nous écraser et nous tuer, ou dans une forme perverse de mutilation être sublimé en un idéal, un ailleurs, en une transcendance à laquelle nous aliénerions la partie la plus intense de nous-mêmes.

Les cinq chapitres de l'essai de Pierre Bertrand représentent l'exploration que l'auteur fait des principales façons dont cette structure ontologique ou métaphysique paradoxale est à l'œuvre en l'homme, et de l'art de vivre dont elle peut être la chance si on réussit à ne pas simplement la subir.

La mort (premier chapitre) est pour l'auteur le premier et le plus troublant visage de cette incapacité pour la vie de se contenir elle-même. Elle est ce rapport intrinsèque de la vie à ce qui l'englobe, la déborde et la brise, mais en l'habitant et l'investissant au point d'en être inséparable. Si la mort est l'autre de la vie, cet autre est dans la vie et en est la part intensive, insaisissable. La sagesse ici est de ne pas mettre la mort à distance en la repoussant dans un avenir dont les stoïciens nous disaient justement, pour nous en préserver, qu'elle ne serait jamais un événement de la vie, mais de l'accepter et de trouver la plus grande intensité vitale en faisant *comme si* nous étions déjà morts.

Le second chapitre explore le paradoxe d'une force immanente tellement grande, tellement excessive — parce qu'elle vient d'ailleurs, parce qu'elle ne nous appartient pas — qu'elle ne peut être vécue que sous la forme d'une essentielle

fragilité. L'auteur examine donc les différentes façons dont cette fragilité peut être vécue autrement que comme une simple faiblesse ou lacune. Dans l'amour particulièrement.

Le troisième est une méditation sur cet axiome de la perception selon lequel n'est perçu comme réel, comme existant que ce qui échappe à mon regard, ce qui ne se réduit pas au visible, que ce qui s'ouvre sur une série interminable de données visuelles. C'est l'art comme discipline du visible qui va servir de modèle, lui qui n'a «d'ailleurs pas d'autre fonction : rendre visible l'invisible». Comme l'invisibilité du visible n'est jamais donnée, est toujours à faire, l'art y est particulièrement accordé puisque seul l'invisible fictif peut devenir visible sans être trahi, sans devenir simplement visible. C'est ce «faire» au cœur même du visible et de l'art qui permettra d'ailleurs le passage de l'esthétique à l'éthique, puisque vivre est un art de la fiction.

Le quatrième chapitre traite du rapport entre l'excès et l'échec. Si notre force essentielle ne peut être vécue que comme fragilité, l'invisible au cœur du visible, l'infini dans tout fini ne peut être vécu autrement que comme échec ontologique, fondement pourrait-on dire de tout échec empirique. «L'homme échoue nécessairement. (...) Cet échec n'a donc rien de négatif, mais est consubstantiel à toute réussite[3]». Il n'y a qu'en échouant qu'on peut être à la hauteur d'une exigence trop grande.

Le cinquième chapitre, enfin, se penche sur ces trois disciplines que sont l'art, la philosophie et la science :

> L'art doit donner une chance à ce qui se dérobe essentiellement, à ce qui se cache, à ce qui donne et meut les apparences. Mais c'est aussi ce que fait la philosophie. Et c'est ce que fait la science : ne dit-on pas que la tâche de celle-ci consiste à «substituer au visible compliqué de l'invisible simple» (René Thom). Toujours l'art, la philosophie et la science pointent en direction de l'invisible ou de l'infini. Ils tentent de donner un nom à l'innommable, une expression à l'inexprimable, une «visibilité» à l'«invisible».[4]

L'auteur voit d'abord dans ces trois disciplines un exemple ou un paradigme pour la vie, une façon d'apprendre à faire bon usage dans le quotidien de «tout le non-dit, le non-vu, le refoulé, le réprimé, l'oublié, tout ce qui est laissé dans les marges, l'inutile, le gratuit...». En effet, l'art, la philosophie et la science «ne détruisent pas le mystère mais le soulignent au contraire[5]». C'est en cela qu'elles sont création. Mais ces trois disciplines sont aussi — et c'est un des aspects les plus intéressants de la perspective éthique de Bertrand — les lieux d'actualisation virtuels de cet excès constitutif de la vie qui est «trop riche pour nous». Être à la hauteur de la vie nous rendrait fou ou nous tuerait. Il y a donc une part de la vie dont nous devons nous protéger soit par l'indifférence soit en la «prenant de biais,

3. *Ibid.*, p. 79.
4. *Ibid.*, p.84.
5. *Ibid.*, p. 84.

de côté, par l'art, la science et la philosophie». L'art, la science et la philosophie, réintégrés à la vie chez Bertrand, deviennent ainsi «porteurs d'une vie surhumaine, dont aucun homme n'est capable dans sa vie quotidienne[6]».

Cette référence à la science me suggère cependant une réserve. On peut très bien comprendre que la philosophie, à la condition d'ailleurs qu'elle se fasse poésie, puisse comme l'art être médiatrice de ce respect de l'invisible et du néant qui permette de manifester des êtres l'aséité de leur surgissement gratuit et souverain. Il peut sembler plus difficile de prêter à la science la même vertu, elle qui voit dans «l'invisible simple» qu'elle substitue au «visible compliqué» moins une façon d'en indiquer le mystère que de prévoir les phénomènes et de les maîtriser. S'il est vrai qu'un certain art et une certaine philosophie visent résolument à laisser apparaître l'inconnu comme inconnu, le mystère comme mystère, n'est-ce pas indirectement et bien malgré elle, par cet entêtement du réel à ne jamais céder complètement à ses avances, que la science révèle un impensé?

Il y a dans l'intention éthique qui traverse toute l'œuvre de Bertrand et qu'on retrouve dans *Logique de l'excès* quelque chose qui s'apparente à cette intention pratique que Pierre Hadot retrouve dans la philosophie antique : «La philosophie n'est qu'un exercice préparatoire à la sagesse», mais non pas à une sagesse silencieuse qui viendrait après le moment d'aboutissement du discours, mais «le discours philosophique fait partie du mode de vie»; il «peut avoir un aspect pratique, dans la mesure où il tend à produire un effet sur l'auditeur ou le lecteur[7]». Dans cette perspective, on peut penser que l'auteur de Logique de l'excès fait partie de ceux qui croient qu'un problème philosophique est «résolu» non pas quand il disparaît dans sa «solution», mais quand un discours approprié permet de le faire descendre dans la vie, quand, de question purement spéculative, il devient, par un processus de réflexion critique rationnelle, points d'interrogation dans la vie, ouverture et intensification de la vie.

Disons pour finir que ce qui meut l'entreprise de réflexion menée à bien dans *Logique de l'excès* pourrait très bien se résumer par ce passage d'un texte écrit en 1987 :

> (La pensée) doit se laisser traverser par ce qui se trouve en dehors de ses limites, et au milieu de quoi elle se trouve. Ce n'est que dans cette direction, il nous semble, que la séparation, la division peuvent être abolies, et leur cortège, isolement, névrose, narcissisme, individualisme, destruction de la nature et du monde, autodestruction du corps et de l'homme[8].

Gilles Gour
Cégep de Maisonneuve

6. *Ibid.*, p. 61.
7. Pierre Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique?*, Paris : Gallimard, folio essais, 1995, p. 19 à 21.
8. Pierre Bertrand, *Méditations*, Montréal, Humanitas, 1995, p. 60.